

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

# Les Enfants Martyrs

## DEUX INNOCENTS

DEUXIÈME PARTIE

Par les Grandes Routes

V

(Suite)

Elle traversait à ce moment-là l'époque la plus douce de son existence chez Placide.

Julien couchant avec son père, elle ne redoutait rien de lui.

A la fabrique, Mabillot, depuis le départ de Charlot, semblait bien changé. Il l'avait augmentée, sans qu'elle sût pourquoi. Elle gagnait auparavant dix francs par mois pour ses journées de douze heures. Il l'avait portée à quinze francs.

En outre, il trouvait le moyen, presque tous les jours, de lui épargner deux ou trois heures du travail de la fabrique en l'employant à faire des courses à Saint-Remy ou dans les bourgades voisines.

Sa rude figure s'adoucissait pour elle, maintenant.

Parfois, il lui souriait, quand il la rencontrait, et Bertine remarquait qu'elle le rencontrait à présent beaucoup plus souvent qu'autrefois. Sans doute, il en cherchait l'occasion et, quand elle avait affaire dans quelque coin de la fabrique où elle se trouvait un instant seule, elle était sûre de le voir arriver aussitôt.

Il rôdait autour d'elle, gêné, essayant de rencontrer ses mains et, pour cela, l'aidant dans son travail.

Alors il pressait les doigts de la fillette longtemps, dans ses rudes doigts, et il avait un regard trouble singulier qui effrayait Bertine.

Un jour, il lui dit :

— Tu sais que je ne suis pas si méchant que tu le crois.

Comme elle ne soupçonnait rien encore, elle dit naïvement :

— Je le vois bien, monsieur Mabillot.

Une autre fois, il l'embrassa ; et, comme elle ne se défendait pas, heureuse de cette affection à laquelle elle ne prenait pas garde, il récidiva avec une sorte de transport sauvage.

— Tu vois bien que je ne suis pas méchant.

— Oh ! non, oh ! non ! monsieur Mabillot.

Elle avait bien envie de lui demander pourquoi il s'était montré si dur pour Charlot, mais elle n'osa.

— Quel âge as-tu ? lui demanda-t-il encore.

— J'ai passé quinze ans.

— Mais, alors, tu es une grande fille ?

Elle rougit, très fière de ce qu'il disait.

— Sais-tu que tu es très jolie ? Dans tes vêtements simples, tu as l'air d'une demoiselle riche. ... On te l'a déjà dit ?

— Oui, monsieur Mabillot.

— Qui ça ?

— Charlot, dit-elle.

Il fronça le sourcil, resta silencieux et la laissa à son travail. Il ne lui parla plus pendant quelques jours.

Elle s'attendait à quelque lâche vengeance de Mabillot.

A sa grande surprise, il n'en fut rien. Le lendemain, il fut aussi aimable pour elle et lui parla avec la même douceur.

Elle en éprouva de la crainte.

Que se passait-il en lui ? Que préparait-il ?

Mais quoi ? Elle avait beau y penser. Elle ne trouvait rien.

Un mois se passa de la sorte. Elle reprit espoir. Après tout, Mabillot ne pouvait-il se repentir ?

Un matin, il lui dit :

— Bertine, venez, s'il vous plaît ?

Ils étaient seuls dans l'atelier. Elle s'approcha craintive.

— Allez donc chez moi. ... Vous direz à Denise de vous donner le registre rouge que j'ai oublié sur ma table... et vous me l'apporterez à mon bureau.

Des ouvriers entrèrent en ce moment.

Il en profita pour réitérer sa demande que les autres entendirent, car Mabillot parut faire exprès de parler très haut, en appuyant sur les mots.

— J'y vais tout de suite, monsieur, dit Bertine.

Et elle partit en effet. Le contremaître eut un sourire méchant en la voyant s'éloigner. Il regagna son bureau.

Bertine se hâtait, maintenant. Dans la crainte d'être surprise, elle s'était cachée, en sortant des ateliers, afin de s'assurer que Mabillot ne la suivait pas.

Mais elle fut rassurée quand elle vit qu'il ne paraissait pas s'occuper d'elle et courut alors jusqu'à sa maison.

Elle entra. Elle s'y trouva seule et appela :

— Denise ! Denise !

Personne ne répondit.

La vieille domestique était sans doute en course. Bertine remua des chaises pour se faire entendre, mais la maison était vide. Avisant sur la table un fort registre rouge très épais.

— Voilà sans doute ce qu'il réclame, se dit-elle.

Elle le mit sous son bras et revint à la fabrique.

Au bureau, Mabillot attendait :

— Est-ce cela, monsieur ? dit-elle. ... Il n'y avait personne chez vous, et j'ai pris ce registre un peu au hasard. ... Je vais le reporter si je me suis trompée. ...

— C'est bien, je vous remercie, Bertine, dit-il.

Et il se plongea tout de suite dans des chiffres et ne fit plus attention à la jeune fille.

Celle-ci s'en alla en disant :

— Il ne pense plus à moi. ... Il a reconnu sans doute qu'il avait eu tort. ... Moi, j'aime mieux cela. ...

Et elle regagna les ateliers.

Mabillot fut absent presque toute la journée et ne rentra qu'au moment où les ouvriers quittaient la fabrique.

Il tombait une petite pluie fine, glacée, qui se changeait en verglas.

La marche était devenue très difficile.

Bertine sortit, son panier sous le bras, transie et trébuchant.

Elle se croisa avec Mabillot sous la porte cochère.

— Bertine ?

— Monsieur Mabillot !

— Aimes-tu toujours Charlot ?

— Mais, monsieur. ...

— L'aimes-tu toujours. ... et mieux que moi ?

— Mais, monsieur Mabillot, je ne comprends pas.

— Bon. Il est probable que la journée de demain te fera changer d'avis, ma jolie Bertine.

Elle partit, glissant sur le verglas, les bras en avant.

La journée de demain ? Qu'avait-il voulu dire ? Elle s'était trompée en croyant qu'il pardonnait.

Au contraire, il se souvenait toujours.

Sa rancune était toujours vivace.

Chez Placide la maison était vide. Julien, qui allait mieux, passait les après-midi chez une voisine qui prenait soin de lui et Placide n'était pas encore rentré du village.

Elle alluma le feu et prépara le souper, comme tous les soirs.

Mais elle était bien préoccupée et bien triste. Ses anciennes terreurs de Mabillot la reprenaient.

— Demain ! Demain ! répéta-t-elle avec angoisse.

Elle y pensa toute la nuit et ne put fermer les yeux.

Le lendemain, dès le matin, fatiguée de sa nuit d'insomnie, elle se rendit aux ateliers.

Elle tremblait bien fort en y entrant.

Cependant, tout d'abord, il ne se passa rien de nouveau.

Vers dix heures, Mabillot, contre son ordinaire, n'avait pas encore paru dans la fabrique. On ne l'avait pas vu au bureau, non plus.

A cette heure-là, on sut par des ouvrières, qui avaient rencontré la vieille Denise, que, la veille, Mabillot avait été victime d'un vol.

Une montre et une chaîne en or lui avaient été dérobées.

Montre et chaîne, — cadeau de M. Laverjol, le directeur, — valaient, assurait-on, cinq ou six cents francs.

Mabillot était sans doute allé à Maubeuge faire sa déclaration. La nouvelle parcourut les ateliers en une seconde, et Bertine l'apprit comme tout le monde.

Elle n'y attacha aucune importance.

A midi Mabillot parut. Des ouvriers l'interrogèrent sur le bruit que l'on colportait.

— Rien n'est plus vrai, dit-il. ... J'avais pendu ma montre et ma chaîne à un clou près de la cheminée de la salle à manger. ... J'ai oublié de les prendre hier et, quand je suis rentré, elles n'y étaient plus. ... Du reste, hier, c'était la matinée des oublis pour. ... J'avais également oublié un registre, et j'ai dû envoyer Bertine me le chercher.

Et tout à coup, comme frappé par ce souvenir :

— Bertine ! Elle est allée chez moi et il n'y avait personne. ... Est-ce que ce serait elle ? ...

Il avait fait cette réflexion à haute voix, et les ouvriers l'entendirent. On sut aussitôt dans les ateliers que Bertine était soupçonnée.

Seule, elle ne s'en doutait pas.

Elle venait d'achever son déjeuner, — du pain et du lard, toujours, — la cloche la rappelait au travail, quand tout à coup Mabillot vint à elle.

Les métiers s'arrêtèrent. Tout le monde écouta, attentif, ému.